

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE, nouvelle (suite et fin). — LE TESTAMENT DU JUIF (1<sup>re</sup> partie). — POÉSIE. — REVUE MUSICALE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Voilà la pluie, la pluie qui assombrit la fin de ce beau mois d'avril, qui avait été aux deux tiers si radieux, la pluie qui assombrira, nous le pressentons, le beau mois de mai chanté par les poètes, mais si rarement beau à Paris.

On dirait que nos élégantes avaient prévu ce mécompte tant elles se sont portées en foule à Longchamp. Jusqu'au lundi de Pâques la file des voitures sillonnait le bois de Boulogne et se dirigeait surtout au bord du lac artificiel dont on vient d'embellir cette promenade chère aux Parisiens. Bientôt une rivière, une vraie rivière alimentera le lac. Ce cours d'eau, si calme et si charmant sous les arbres à feuillage tendre du printemps, nous a rappelé la *Serpentine* qui traverse Hyde-Park à Londres; à l'imitation du parc anglais, on jettera sans doute un pont ou deux sur la rivière du bois de Boulogne, et on la peuplera, comme à Londres, de cygnes et d'oiseaux aquatiques. Les bords en pente en seront, dit-on, gazonnés et parsemés de marguerites et de pâquerettes. Quoique inachevée, cette promenade est déjà délicieuse. Les belles oisives font arrêter leurs voitures dans les allées parallèles, et longent de leurs petits pieds indolents le cours d'eau.

On ne saurait imaginer la foule de jolies robes et d'élégants chapeaux que nous avons admirés là le lundi de Pâques. Trois robes sorties des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier, et que portaient madame de C. et lady B. et sa fille, nous ont surtout paru ravissantes. Celle de madame de C. était en barège fond amarante avec un

semis de palmes couleur d'or, blanc et vert. Sur les trois volants à dispositions, les palmes étaient plus grandes et bordées d'une raie satinée sur laquelle était ruché un ruban de gaze amarante de deux centimètres de haut avec un filet et une dent couleur d'or. Sur les basques, les volants des manches et les barrettes le même ruban ruché se répétait et, en plus large, il formait les nœuds des manches vers la saignée. Un magnifique châle de crêpe de Chine fond noir tout parsemé d'oiseaux-mouches, de papillons et de colibris flottait sur cette jolie robe, et laissait deviner la taille svelte de madame de C. Un chapeau en paille d'Italie très-fin avec de larges rubans blancs, taffetas et velours de la maison Audoyer, et deux touffes de cobéas blancs de chez madame Tilman achevait cette élégante toilette. Ce chapeau sortait de chez les demoiselles Romain ainsi que celui que portait lady B. Mais parlons d'abord de sa robe en grenadine bleue Louise à grands carreaux formés par des lignes blanches et noires; la jupe était sans volants, ornée sur le lé de devant de ruches de rubans bleu et noir de quatre centimètres de haut, formant tablier. Les mêmes ruches, faites avec un ruban plus petit, garnissaient les basques, les manches et les barrettes; un grand châle de dentelle noire de la maison Violard était jeté sur les épaules de lady B. Son chapeau était en blonde blanche avec des bandes de taffetas bleu Louise; mais ces bandes, au lieu d'être transversales, étaient posées horizontalement comme les rayons d'une roue. Deux plumes frisées, bleu Louise et blanche, se resserraient sur la passe auprès du nœud composé de ruban taffetas garni de blonde, au bord de la passe flottait la demi-voilette de blonde, et le tour de tête était formé par un rang de mauves roses; les brides très larges étaient en taffetas blanc à raies satinées bleues. Ce chapeau est un des plus délicieux de forme et d'ornement exécuté par les demoiselles Romain.

La jeune fille de lady B. avait une robe de taffetas fond blanc, à petits carreaux verts très-serrés; la jupe était ornée de trois volants découpés, trois plus petits volants semblables garnissaient les manches; le corsage était montant, uni, à pointe et sans basques, forme généralement adoptée pour les jeunes personnes. Un petit col, en broderie de Nancy et Valenciennes, était fermé par une broche de malachite d'un vert pâle. Les manches de dessous étaient en broderie et valenciennes



assorties au col, et venaient de la maison Daniel Deray ainsi que le léger mantelet de mousseline brodée qui laissait voir la taille svelte de la jeune fille. Une jolie capote de crêpe et de taffetas rose, ornée d'une branche de lilas blanc, complétait cette fraîche toilette. Les chapeaux des demoiselles Romain sont toujours d'une variété surprenante; il faut aller dans leurs élégants salons pour se faire une idée de la foule de fraîches coiffures qui sortent de leurs mains; c'est chaque jour une exhibition nouvelle, et aucunes modistes ne groupent comme les deux sœurs habiles les rubans printaniers de la maison Audoyer et les fleurs incomparables de madame Tilman.

Ce même lundi de Pâques le temps était si tiède et la nuit si sereine, que la cour s'était transportée au palais de l'Élysée, dont le jardin avait été éclairé à giorno; chaque arbre était illuminé jusqu'à ses plus hautes cimes de ces merveilleuses lanternes chinoises, qui brillent comme autant de fleurs rayonnantes; le palais était tout ruisselant de lumière: on donnait un bal en l'honneur du duc de Cambridge, les invités étaient peu nombreux et en frac. Le duc de Cambridge est le cousin germain de la reine Victoria, il est âgé de trente-cinq ans, très-grand, blond, un peu chauve; ses grands yeux bleus sont fort expressifs, il a l'air plus Français qu'Anglais, toute sa tournure est fort noble; le duc était vêtu tout en noir avec la cravate blanche; la chemise de batiste plissée menu et brodée sur la poitrine, le gilet noir doublé de satin blanc; il portait le grand cordon bleu de la Jarretière avec la plaque. Auprès du duc on remarquait lord Raglan, général anglais, qui a perdu le bras droit à Waterloo; sa mine est martiale, ses cheveux bruns sont tout grisonnants; puis le colonel Macdonald, jeune encore, avec une chevelure toute blanche, plate et enroulée sur le cou comme celle d'un adolescent, cette chevelure contrastait avec sa moustache toute blonde; puis le jeune duc d'Hamilton rappelant les portraits de Byron.

Le bal a été ouvert par l'impératrice et le duc de Cambridge, par l'empereur et la princesse Mathilde. L'impératrice portait une robe blanche extrêmement bouffante, avec trois guirlandes de fleurs blanches pour garnitures. Les mêmes fleurs s'enroulaient aux manches et s'y mélangeaient à des agrafes de perles fines. Sur la poitrine rayonnait une magnifique sévigné en perles fines. Le collier était aussi en perles de la plus belle eau, et des perles semblables se mariaient aux fleurs dans la coiffure. La princesse Mathilde portait une robe de dentelle blanche toute semée de bouquets de fleurs roses. De magnifiques diamants brillaient sur sa poitrine, sur son cou et dans ses cheveux. Deux autres toilettes ont été aussi fort remarquées. Celle de lady d'Illy, dame d'honneur de la reine Victoria: sur une robe de point d'Angleterre, la blonde et svelte Anglaise portait des diamants incomparables; ils ruisselaient de toutes parts et dans ses cheveux brillaient en gerbes d'un éclat irisé comme celui de ses

yeux. L'autre toilette était celle de madame Rogier, la femme de l'ambassadeur belge: dans sa belle chevelure noire, relevée en bandeaux, scintillaient des topazes brûlées entourées de perles fines, et sa robe, du même rose que les topazes, était toute couverte de volants en point de Bruxelles; des agrafes pareilles aux pierreries de la coiffure s'étaient sur le corsage.

Nous l'avons dit, cette fête était peu nombreuse; seulement le corps diplomatique, des généraux français et étrangers, et quelques célébrités, parmi lesquelles on remarquait M. le comte Alfred de Vigny, qui tient par sa femme à l'aristocratie anglaise. Toutes les fleurs des charmantes toilettes de ce bal avaient été fournies par madame Tilman, dont les ateliers se transforment à l'heure qu'il est en véritables parterres du printemps. Si madame Tilman excelle dans les coiffures de bal, elle n'est pas moins habile dans l'arrangement des fleurs qui conviennent aux chapeaux, et c'est dans ses magasins qu'on trouve la plus grande variété de ces tiges et de ces guirlandes qui se marient si heureusement avec la blonde et le taffetas; personne ne monte comme madame Tilman les virginales couronnes de première communion; voici le moment de le rappeler aux mères qui ont leur fille en pension: cette pieuse cérémonie a presque toujours lieu dans la première quinzaine de mai. Dans notre prochain numéro nous donnerons à nos abonnées un costume complet de communiant, avec la robe à plis de chez madame Daniel Deray et le beau livre de communion de chez Curmer. C'est toujours chez ce libraire renommé qu'on trouve les plus magnifiques livres de piété; imprimé sur vélin, le texte est orné de magnifiques gravures d'après Raphaël ou Overbeck, puis ce sont des encadrements colorés comme ceux des missels. Les couvertures varient: elles sont tantôt en chagrin, en cuir de Russie et en maroquin incrustés d'or; parfois les marges du livre, dorées, sont parsemées de petites fleurs, d'abeilles ou de fleurs de lis rouges ou bleues, comme la couverture; les gardes sont en moire. D'autres reliures sont en velours à fermoir d'argent, d'autres en moire blanche; d'autres, plus nouvelles, en velours bleu, vert ou blanc recouvert d'un treillis de bois de sandal, si finement découpé, qu'on dirait une dentelle. Avoir un livre d'heures ou un livre de première communion de chez Curmer est le rêve de toute jeune fille; les mères sont sollicitées, elles cèdent aux instances de la voix aimée qui les prie, on arrive dans ces riches salons où tant de splendides volumes sont exposés, et la jeune fille, éblouie, est longtemps à faire un choix tant elle est surprise par la variété et la multiplicité des beaux livres qui l'entourent; elle reviendra là plus tard, elle y reviendra fiancée pour choisir un livre de mariage!



**Détails du Dessin.**

*Première toilette.* — Robe de taffetas écossais vert et noir, chaque volant est garni d'un effilé de soie vert. — Manches et fichu à la Vierge de dessous garnis de point de Bruxelles. — Bonnet en point de Bruxelles orné de petites pivoines roses.

*Seconde toilette.* — Robe en grenadine couleur maïs; chaque volant est garni d'un ruban bouffant en taffetas maïs broché d'orange. On peut mettre jusqu'à trois rangs de ce ruban sur chaque volant, et répéter le même ornement sur les basques, les manches et le devant du corsage. — Col en guipure. — Manches de de dessous garnies de guipure. — Bonnet de la même dentelle orné de petits coquelicots.

**LE MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE.**

(SUITE ET FIN.)

Si quelque chose pouvait ajouter à l'embarras du major, ce fut bien amèrement la pression significative du bras de Carlota sur le sien. Il se voyait embarqué dans une aventure dont il lui était impossible de prévoir la fin. Tout était étrange et sombre dans l'avenir que son imagination lui montrait, et si à ce moment on l'eût pris, jugé et condamné pour un crime imaginaire, il n'aurait pas su trouver un mot pour sa défense.

Silencieux et marchant à grands pas, ils traversèrent la ville et prirent la longue chaussée de sable pour se rendre à la mer. Les vagues moutonneuses qui roulaient à leur gauche dans toute la largeur du détroit, tandis que la baie à leur droite était presque immobile, leur prouvaient qu'ils avaient vent contraire; mais, comme la brise n'était pas forte, ils espéraient bien triompher de l'obstacle. Arrivés à l'escalier de la jetée, ils s'arrêtèrent dans l'angle du mur pour faire une reconnaissance. Francisco était couché à plat sur l'avant du bateau, la main sur le câble et la gaffe à sa portée. Au-dessus d'eux, et à quelques toises derrière le mur, ils pouvaient entendre le pas cadencé de la sentinelle et apercevoir son arme qui scintillait au clair de lune. Quelques vigoureux coups d'aviron les éloigneraient du mur de défense et les mettraient hors de portée de la vue. Tout dépendait donc de leur silence. Légers et prudents comme des chats en campagne, Owen et Juana descendirent au bateau; le major et Carlota épiaient, le cou tendu,

le succès de leur entreprise. Owen sauta avec précaution de la dernière marche sur le pont; avec précaution aussi il fit entrer Juana dans la barque et la conduisit à l'arrière. Le major se disposait à les imiter, quand un bruit venu du bateau le fit tressaillir: Juana venait de renverser une malheureuse cruche de vin que Francisco avait laissée sur un banc. La sentinelle passa la tête au-dessus du mur et cria: « Qui vive? » Francisco se relevant poussa rapidement au large; la sentinelle fit feu, et sa balle fit voler en éclats la cruche, cause de tout le mal. Juana poussa un cri. Owen jura en anglais, et Francisco fit chœur en espagnol. Il n'y avait pas à rebrousser chemin ou à attendre l'autre couple, car la sentinelle avait donné l'alarme et l'on pouvait entendre la garde accourir en hâte du poste voisin. Cependant, avant que les soldats eussent atteint le rempart, le bateau avait disparu.

Le major Flinders le suivit des yeux aussi loin qu'il put. Il éprouva tout d'abord un sentiment de désespoir en se voyant ainsi privé de l'audace d'Owen et abandonné à ses propres ressources. Cependant un rayon de consolation vint réchauffer son cœur. Peut-être que maintenant Carlota abandonnerait l'entreprise et qu'il se trouverait ainsi délivré de l'embarras que lui causait sa présence. Hélas! cette espérance fut bientôt déçue. L'idée d'ajouter à son désappointement actuel la honte de l'éclat et du scandale quand il y avait encore chance de s'en tirer ne pouvait entrer dans l'ardent cerveau de l'Espagnole, et, soit que le trop peu scrupuleux Owen lui eût réellement représenté le major comme éperdu d'amour pour elle, soit que cette impression résultât de sa propre imagination méridionale, elle pensa réellement que son compagnon concevrait autant de chagrin qu'elle d'un dénouement semblable. Dans cette occurrence, sa décision fut bientôt prise, car elle avait autant de présence d'esprit que son compagnon en était dépourvu. Prenant le bras du major, elle lui fit rapidement rebrousser chemin jusqu'à l'auberge où il avait passé la nuit. Comme ils s'en allaient, ils entendirent un coup de canon tiré sans doute de la pointe de Cabrita sur la *Belle-Inconnue*. Par les ordres de Carlota, deux chevaux leur furent promptement amenés; ils sautèrent en selle, et, avant que le soleil fût levé, sortis de Tarifa, ils galopaient sur la route de Gibraltar.

Le major courait à côté de la senorita comme un homme en proie à un cauchemar; dans le fait, arraché à son sommeil de la nuit, il y avait des moments où il croyait dormir encore et rêver. Quel bouleversement dans sa situation et ses idées! Il n'y avait pas huit jours qu'il était encore le plus méthodique, le plus prosaïque, le plus encroûté célibataire des armées de Sa Majesté Britannique, et aujourd'hui il se voyait, sans savoir ni comment ni pourquoi, galopant dès l'aube aux côtés d'une dame étrangère dont il ne soupçonnait pas seulement l'existence une semaine auparavant, avec la perspective d'être appréhendé par sa



famille comme son ravisseur, et par le gouvernement comme complice d'un contrebandier. Quand à la fin la rapidité de la course lui eut rendu l'intégrité de ses facultés intellectuelles, il se jura dans son angoisse qu'une fois à l'abri de ses tranquilles pénates, rien au monde ne lui ferait désormais entreprendre d'aussi absurdes expéditions.

Il était près de midi quand ils atteignirent Algésiras : ils s'y arrêtrèrent pour déjeuner, épuisés qu'ils étaient tous deux de fatigue et de faim. Cette ville est située juste en face de Gibraltar, dont elle est séparée par la baie. La route par laquelle ils étaient venus forme la base d'un triangle dont la pointe de Cabrita est le sommet et dont la baie et le détroit forment les deux côtés. Le major était plein de réserve et profondément taciturne; il y avait dans les manières de Carlota un certain air tendre qui l'effrayait beaucoup, et, pour éviter l'éclair de son regard, il se tenait debout à la fenêtre, les yeux incessamment fixés sur le rocher de Gibraltar, cherchant à deviner le petit coin où, derrière quelques arbustes, se cachait son logement solitaire. Aussitôt après le déjeuner, il quitta la chambre sous prétexte d'aller voir aux chevaux. Il décida qu'ils ne quitteraient Algésiras qu'assez tard dans l'après-midi, afin d'entrer dans Gibraltar à la chute du jour et d'éviter ainsi la rencontre des promeneurs de la garnison, qui, à pareille heure, s'empresseraient de regagner le fort avant le coup de canon de la retraite.

En rentrant, encore d'humeur assez maussade, dans la chambre où il avait laissé Carlota, il la trouva accablée de lassitude et endormie sur le canapé. Elle avait la tête légèrement rejetée en arrière et appuyée sur un des coussins; ses lèvres étaient entr'ouvertes, et dans cette pose gracieuse elle avait l'air d'un enfant qui sommeille après la fatigue du jeu. Le major s'approcha sur la pointe des pieds, et sa mauvaise humeur se convertit en commisération. Il songea à l'affection dévouée de cette femme, et, par un élan soudain de son cœur, il prit doucement une des petites mains qui pendaient sur le bras du canapé. Carlota ouvrit les yeux et pressa la main qui tenait la sienne, sur quoi le major lâcha prise immédiatement et se retira en grand émoi à la fenêtre, sans s'aventurer à regarder encore la belle endormie, jusqu'à ce qu'il fut l'heure de se remettre en route.

A une petite distance d'Algésiras est la rivière la Palmones, que les Anglais appellent la Seconde-Rivière. On la traversait au moyen d'un bac qu'un bachelier faisait glisser sous une corde tendue d'une rive à l'autre. Le major et Carlota venaient d'atteindre le bord opposé, lorsque celle-ci remarqua deux cavaliers qui galopaient à fond de train sur la route qu'ils venaient de quitter. Un second coup d'œil lui fit reconnaître dans ces cavaliers don Pablo et le fiancé de Juana. Les premières recherches du gouverneur l'avaient amené à supposer que tous s'étaient échappés

dans le bateau; mais quelque temps après il avait appris le véritable état des choses.

A cette vue les fugitifs pressèrent le galop de leurs montures, et ne s'arrêtèrent qu'à la Guadarranque ou Première-Rivière, située un mille plus près de Gibraltar que la précédente et munie d'un pont flottant pareil. Le retard que les deux Espagnols avaient éprouvé au premier bac les avait distancés, et mon grand-père, inspiré par l'imminence du péril, conçut en ce moment une idée magnifique, la plus sublime probablement qui eût jamais traversé son cerveau, — et dont la mise à exécution devait les sauver, lui et sa compagne.

Laissant tomber son gant à quelque distance de la rive, il envoya le passeur le lui ramasser, et profitant de cet instant pour monter dans la barque avec Carlota, il poussa au large sans s'inquiéter des gestes furieux du malheureux nocher qui leur cria de s'arrêter. Une fois sur l'autre bord, il prit son couteau et coupa la corde sans hésiter. Ayant ainsi rompu les communications sur ses derrières, mon grand-père continua sa retraite avec armes et bagages vers la forteresse.

Ils suivaient le bord de la mer. Le soleil baissait déjà à l'horizon, et les ombres des fugitifs s'allongeaient devant eux sur le sable du rivage. La baie, qui se creuse profondément vers cet endroit, les obligeait à un long circuit, et, comme le rocher de Gibraltar forme à peu près le centre de ce cercle, ils continuèrent pendant une demi-heure à l'apercevoir à la même distance sans parvenir à s'en rapprocher. Le crépuscule tombait quand ils passèrent les lignes espagnoles et mirent le pied sur le Terrain Neutre.

Le major regarda sa montre avec inquiétude. Quelques minutes encore, et le canon de Middle-Hill, donnant le signal de la fermeture des portes, les forcerait inévitablement à tourner bride pour passer la nuit en Espagne. Pour la première fois de sa vie, le major Flinders corrigea réellement sa monture, usant sans merci de la cravache et du mors contre la pauvre bête qui n'en pouvait mais. Quant au cheval de Carlota, qui portait un fardeau plus léger que son camarade, il le suivait aisément. Cependant ils atteignaient la barrière. Au moment où ils la franchissaient, un jet de flamme partit du rocher, illuminant comme un éclair les objets d'alentour, puis le sourd grondement du canon se fit entendre; une seconde de plus, et l'inexorable pont-levis se fût relevé; mais déjà nos voyageurs étaient dessus. Ils le traversèrent d'un bond, et se trouvèrent enfin sains et saufs dans Gibraltar.

Agité de la fièvre de ses dernières émotions, le major dormit peu. Il avait laissé Carlota confortablement installée à l'auberge, et il cherchait avec angoisses par quel moyen il sortirait de l'embarras où il se trouvait par rapport à la noble Espagnole, surtout si Owen tardait à paraître. Et puis il était horriblement inquiet sur le sort des passagers de la *Belle-Inconnue*. Peut-être avaient-ils été repris comme contrebandiers par



quelque bâtiment garde-côte; peut-être étaient-ils retenus dans le détroit par des calmes plats ou des vents contraires; peut-être s'étaient-ils réfugiés au fond de quelques criques et continuaient-ils leur voyage par la voie de terre! Cette dernière supposition lui semblait la plus plausible, et il résolut de gravir le roc aussitôt qu'il ferait jour pour interroger la route d'Espagne. Il demeura éveillé le reste de la nuit, attendant avec anxiété le coup de canon qui annonce l'approche de l'aube, et, avant que le bruit se fût perdu dans les derniers échos de la montagne, le major avait déjà passé ses culottes.

La nuit n'avait pas encore complètement fait place au jour, que mon grand-père, avec un télescope sous le bras, commençait son ascension. A part quelques soupirs de la brise de nuit égarés dans les ravins de la montagne, le silence régnait autour de lui. Dans le premier moment, la seule chose visible était la découpe du rocher lui-même sur la teinte grise du ciel; mais à chaque nouveau zigzag du sentier le jour grandissait et éclairait une zone de plus en plus large. Des masses d'ombre tout à l'heure indécises se transformaient en buissons et en fissures profondes; à chaque instant de nouveaux blocs de pierre surgissaient de l'obscurité. Le seul symptôme de vie animale que rencontra le major à cette heure matinale, ce fut un pauvre lapin, qui, effrayé, par le bruit de ses pas, regagna son terrier au plus vite, et un grand vautour blanc, qui, à son approche, quitta son aire pour s'enlever lentement, en décrivant dans l'espace une série de cercles de plus en plus élevés jusqu'à ce que son plumage se dorât des rayons du soleil levant, encore invisible à la base du roc.

Le sentier conduisait en diagonale à l'extrême sommet. En tournant une étroite plate-forme, mon grand-père aperçut perpendiculairement au-dessous de lui la Méditerranée, dont les vagues paresseuses se ridaient bien loin sous ses pieds et lui envoyaient d'en bas un doux et plaintif murmure. A sa gauche, et également droit au-dessous de lui, s'étendait le Terrain Neutre, uni comme la mer elle-même, longue plaine de sable que quelques montagnes noires coupent brusquement vers le nord. Dans le ciel, une leur rougeâtre indiquait l'approche du soleil. En effet, le disque brillant de l'astre apparut bientôt à l'orient derrière les monts; la teinte pâle de la terre se colora des tons plus vifs du firmament, et un long rayon de lumière rose glissa graduellement sur la sombre surface de la mer.

Debout sur le point culminant du paysage, se tenait mon grand-père haletant et s'essuyant le front. Après un instant de repos, il braqua son télescope sur la route d'Espagne. De matineux paysans, gros comme des fourmis, apportaient à la citadelle leurs provisions de fruits et de légumes; une mule ou deux s'avançaient le dos chargé le long du rivage où le major avait si bien galopé la veille au soir; mais rien à l'horizon qui ressemblât à ce qu'il cherchait. Faisant alors volte-

face, il se mit à explorer le détroit. Une voile ou deux apparaissaient dans la distance gagnant le large; mais de cutter point. Au même moment un signal partit de la pointe de Cabrita, et aussitôt le major vit distinctement deux felouques quitter leur station à Algésiras et s'élancer, semblables à deux mouettes, comme pour couper quelque barque encore cachée par la pointe. Mon grand-père reporta de nouveau sa lunette sur le détroit. Il vit alors un petit point blanc dans la direction de Cabrita. Pendant un quart d'heure il resta immobile, son télescope toujours braqué sur cet objet intéressant. Enfin cette fois il fut parfaitement sûr d'avoir reconnu les couleurs anglaises au-dessus de la voile, et, en tête du mât, le pavillon rayé jaune que Francisco avait hissé auparavant comme le signe distinctif d'un yacht. C'était la *Belle-Inconnue*, et mon grand-père comprit du même coup que les cavaliers auxquels il avait échappé la nuit d'avant avaient, à leur retour à Algésiras, pris leurs dispositions pour assurer sa capture dès qu'elle paraîtrait.

Le cutter-était moins bien servi par le vent que les felouques, et celles-ci gouvernaient obliquement sur la ligne qu'il suivait, afin de lui couper la route avant qu'il atteignît le rocher. Poursuivants et poursuivis continuèrent quelque temps de la sorte jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'à un mille l'un de l'autre. Mais alors le cutter changea tout à coup sa marche pour prendre une direction presque parallèle à celle des felouques. Celles-ci cependant commençaient à gagner beaucoup sur lui, et un petit nuage de fumée s'éleva bientôt de la plus rapprochée, suivi de la détonation d'un canon. Mon grand-père ne put pas regarder plus longtemps à travers sa lunette, car sa main tremblait comme la feuille, et il se mit à descendre de son observatoire avec des enjambées qui le faisaient plutôt ressembler à un kangaroo qu'à un calme et digne major qu'il était. Il arriva haletant à son logement, se fit immédiatement seller son cheval et partit à fond de train vers la pointe d'Europe.

La pointe d'Europe est située à l'extrémité méridionale du rocher, et commande à la fois l'entrée de la baie et le passage du détroit. La route que le major avait à parcourir pour y arriver à vue sur la baie. Vous jugez combien de regards inquiets il jeta de ce côté, tout en courant, pour voir comment les choses s'y passaient. Les felouques tirèrent plusieurs coups qui tous parurent porter dans le vide et qui sans doute n'avaient d'autre but que d'effrayer le contrebandier sur le sort de sa précieuse cargaison. Cependant les couleurs anglaises flottaient toujours, et toujours le cutter maintenait sa course.

Quelques artilleurs et un officier étaient réunis à la pointe quand le major y arriva.

— Est-ce que vous ne tirez pas sur eux? dit-il en s'approchant de la batterie.

— Trop loin! répondit le lieutenant en se levant à moitié du parapet sur lequel il était étendu et en mon-



trant une grosse face endormie ; nous ne pourrions que leur faire peur tout au plus.

— Par le ciel ! dit mon grand-père, c'est horrible ! Je vais voir ce pauvre garçon pris sous mes yeux.

— Ce pauvre garçon ? dit le lieutenant se demandant avec étonnement quel intérêt le major pouvait porter à un contrebandier. Quel pauvre garçon ?

— Eh ! parbleu, Owen, l'un des enseignes de notre régiment, qui se sauve avec une jeune Espagnole.

— Mille tonnerres ! s'écria le lieutenant en retombant sur ses pieds. Quoi, Garry Owen ! Il faut que nous essayions d'une pièce à grande portée.

Puis s'adressant à un artilleur :

— Enlevez ces coins, dit-il. Caporal, pointez cette pièce. Une demi-guinée si vous touchez la felouque. Moi, je vais d'abord essayer de celle-ci.

Ce disant, il pointa avec grand soin la pièce de trente-deux qui était près de lui.

— Feu ! cria-t-il en sautant en même temps sur le parapet pour voir l'effet de son coup.

Le boulet ricocha sous l'avant de la première felouque, qui n'en continua pas moins sa chasse. Elle n'était plus qu'à trois cents mètres du cutter.

— Le diable confonde leur impudence ! grommela le lieutenant en voyant qu'on n'avait pas tenu compte de son avertissement. C'est comme cela qu'ils m'écoutent ! A vous, caporal ; feu !

Le caporal gagna sa demi-guinée. Le coup traversa la felouque, et l'on vit aussitôt une grande confusion à son bord ; quelques minutes après, il était visible qu'elle sombrait. L'autre, abandonnant la chasse, accourut au secours de sa conserve pour sauver l'équipage, dont plusieurs hommes étaient évidemment blessés.

— Voilà un bien heureux coup ! s'écria mon grand-père en donnant une seconde pièce d'or à l'adroit peintre ; mais je suis content qu'ils repêchent l'équipage.

Le cutter ne tarda pas à faire son entrée dans le port, et une demi-heure après le major saluait la bienvenue à Gibraltar de son jeune ami l'enseigne et de Juana.

Carlota fut, de son côté, très-joyeuse de voir les fugitifs sains et saufs. Elle se jeta d'abord au cou de Juana en pleurant, puis au cou de l'enseigne, qui ne se fit aucun scrupule de l'embrasser, puis elle se pencha tendrement au bras du major, qui la regarda avec terreur appuyer sa tête sur son épaule. A chaque instant il devenait pour lui de plus en plus clair qu'il était un homme compromis et ne s'appartenait plus. Ce matin-là, en traversant la ville, il passa devant un groupe d'officiers et il entendit l'un d'eux qui parlait du major Flinders comme d'un vieux surnois qui venait d'enlever une Espagnole d'une ravissante beauté.

— Qui eût jamais dit cela ? disait l'officier.

— Oui, qui l'eût jamais dit ? grommela intérieurement le major.

Mais le colonel mit le sceau à son arrêt, lorsqu'en

voyant le major au rapport, il lui frappa sur l'épaule et le félicita de son bonheur.

— Une femme superbe, m'a-t-on dit, Flinders ! Diable ! je ne vous croyais pas si brûlant. J'espère que vous serez heureux en ménage.

Le major balbutia une espèce de dénégation inarticulée, puis il fit une prompte retraite, et, dès ce moment, il s'abandonna à son destin, sans résistance, comme une véritable victime.

Vers le soir Owen vint le trouver.

— De par le ciel ! je suis un être bien malheureux ! dit-il dès le début en se laissant tomber dans un fauteuil. Rien ne me réussit. Je m'étais promis que cette nuit même serait ma nuit de noces, et me voilà ici célibataire aussi délaissé que jamais.

— Qu'est-ce qui va mal ? demanda mon grand-père en retirant sa pipe de sa bouche.

— Je l'ai pressée avec toute mon éloquence, dit Owen ; je lui ai rappelé sa promesse de me donner sa main le jour où nous arriverions ici ; je lui ai représenté le soin de sa réputation, après avoir quitté son père et être venue à Gibraltar sous ma protection (ici mon grand-père fit la grimace) : tout a été inutile.

— Comment ! elle hésite à se marier, dit le major, après qu'elle a quitté pour vous son père et son fiancé ! A qui diable en a-t-elle, après avoir commis une pareille équipée ?

— Une façon de don Quichotte femelle, reprit Owen. Elle prétend que ce serait un acte d'égoïsme indigne d'elle que d'accepter un mariage respectable, quand la pauvre Carlota est si malheureuse et que son sort est si peu fixé.

Ici il fit une pause significative ; mais mon grand-père garda un imperturbable silence, fixant seulement sur lui un regard immobile.

— Enfin elle jure qu'elle ne veut pas entendre parler de moi pour son époux, tant que vous n'aurez pas fixé le jour de votre mariage avec Carlota.

— De mon mariage avec Carlota ! s'écria mon grand-père d'une voix étranglée.

— Sans doute. N'allez-vous pas dire que vous ne voulez plus l'épouser ? s'écria l'enseigne en donnant à sa physionomie l'expression de la surprise la plus profonde.

— Mais.... mais.... pourquoi donc l'épouserai-je ? bégaya le major.

— Grand Dieu ! dit Garry, voilà une agréable nouvelle pour elle ! ce n'est certes pas moi qui la lui porterai.

— Mais réellement, maintenant, Frank, reprit le major, le mariage.... vous savez, mon bon ami.... enfin je n'y ai jamais songé.

— Vous êtes le seul en ce cas qui n'y ayez point songé, répondit Owen. Que voulez-vous donc que pense la garnison, après la manière dont vous avez amené cette pauvre jeune femme ici ? que voulez-vous



que pense Carlota elle-même, après toutes vos attentions pour elle?

— Des attentions, mon cher ami? la plus simple civilité.

— Ah! ah! ah! simple civilité, je suppose, que de lui presser la main à l'auberge d'Algésiras, comme elle l'a raconté à Juana, et Dieu sait quoi encore pendant votre fuite. Juana est furieuse contre vous; elle vous appelait tout à l'heure un vil séducteur; mais le cœur de Carlota est plus affligé qu'irrité. Elle est convaincue que votre seule ignorance de la langue espagnole vous a empêché de lui confirmer de vive voix ce que vos yeux lui ont si clairement promis. J'ai été réellement ému aujourd'hui du regard interrogateur qu'elle m'a jeté quand vous avez quitté la chambre; elle attendait évidemment que je lui communiquasse l'arrêt de sa destinée.

Mon grand-père fumait sa pipe avec une espèce de fureur.

— Il y a une foule de gens qui donneraient leurs oreilles pour une pareille femme, poursuivait l'enseigne. Lovelace, l'aide de camp du gouverneur, a donné aujourd'hui une demi-couronne au garçon de l'hôtel pour qu'il lui prêtât un moment son tablier pendant le dîner, afin d'entrer et de pouvoir la regarder à son aise. Il affirme que c'est une femme magnifique et qu'il voudrait en rencontrer une pareille demain pour l'épouser.

Mon grand-père continua de fumer sa pipe sans dire un mot, malgré le léger sentiment d'orgueil qui brillait sur ses traits.

— Pauvre femme! soupira Garry Owen. Voilà son avenir à jamais brisé! Elle jure qu'elle n'en aimera jamais d'autre.

Cette fois les yeux de mon grand-père s'humectèrent, et il toussa comme s'il venait d'avaler une gorgée de fumée.

— Et moi, posséder l'amour de Juana et penser qu'elle n'est pas ma femme (car elle est inflexible comme si elle avait dans les veines du sang des Mèdes et des Perses); vous voir interposé entre moi et le bonheur aussi sûrement que si vous étiez un père inexorable, un tuteur barbare ou pis encore, car on peut esquiver l'autorité d'un tuteur et d'un père! O major, major, n'aurez-vous pas pitié de moi? Deux jours encore d'émotions pareilles, et je deviens fou!

Le major fit passer sa pipe de sa main droite à sa main gauche, et, étendant la première par-dessus la table, il pressa sympathiquement la main de l'enseigne.

— Je vous en supplie, major, reprit Owen changeant son mouvement de flanc en une attaque directe, consentez à faire votre bonheur et le mien. Autorisez-moi à négocier l'affaire de manière que nous allions tous demain à l'église. (Mon grand-père, à ce discours, eut un petit soubresaut sur sa chaise, comme s'il était assis sur une épingle.) J'arrangerai tout; vous n'aurez plus à vous occuper de rien.

Mon grand-père ne répondit pas.

— Qui ne dit rien consent, dit l'enseigne en se levant. Voilà; maintenant, si vous ne me le défendez pas, je pars tout de suite pour mon ambassade. Vous n'avez pas besoin de parler; j'épargnerai votre embarras. Je vois que ce retard n'est venu que de votre modestie... ou c'est peut-être une petite ruse de votre part. Une fois, deux fois, trois fois!.... J'y vais. Et il disparut.

Le major resta sur sa chaise dans la même posture. Sa pipe était achevée jusqu'au bout, mais il continuait d'aspirer la fumée absente. La perturbation de ses idées était telle que, bien qu'il eût prolongé sa soirée jusqu'à deux heures du matin (espace de temps durant lequel il avait fumé onze pipes et absorbé quatre verres de grog au lieu de deux qu'il buvait habituellement), il était, lorsqu'il se mit au lit, aussi agité que jamais.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il alla à l'autel; car le lendemain fut célébrée une double cérémonie qui unit l'heureux Owen à sa Juana, et qui donna à Carlota un mari et à moi un grand-père. Dans cette circonstance, le major avait bien plutôt l'air d'un mandataire que d'un intéressé direct; en effet, Owen, s'étant chargé de tous les détails, ne lui avait plus guère laissé à faire que les réponses indispensables.

Carlota fut une douce et tranquille compagne, et elle continua à adorer son mari, après même qu'il fut devenu un colonel à cheveux blancs. Mon grand-père, quoique crédule en bien des choses, parvint difficilement à se considérer comme marié. Souvent il passait des journées entières sans paraître se douter de sa nouvelle position sociale, et il fallait que la nuit vint pour le rappeler à la réalité du fait. Mais quand, environ un an après son mariage, une petite Flinders nouvellement née (aujourd'hui ma vénérable tante) lui fut apportée un matin par la nourrice, il la regarda d'un air émerveillé sans pouvoir se faire immédiatement à l'idée qu'il avait sous les yeux un être de sa chair et de son sang.

Le petit gouverneur don Pablo finit par pardonner à sa fille et à sa sœur. Des relations fréquentes s'établirent de part et d'autre jusqu'au moment où le siège vint mettre fin à toutes les communications entre Gibraltar et l'Espagne.

Souvent, par une chaude soirée d'été, assis sur le flanc de la montagne, je me suis pris à regarder la baie de Gibraltar splendidement illuminée par les feux du soleil couchant et à me retracer en imagination les incidents que je viens de raconter.

L'habitation de mon grand-père fut détruite pendant le siège par les boulets ennemis; mais une autre s'éleva maintenant sur l'endroit où devait être située la première. Le monde a changé depuis; mais l'Espagne est une terre immuable! En regardant les inaltérables contours des monts de l'Andalousie, il m'est facile de m'isoler des tumultueuses clameurs du monde, et,



remontant le cours des ans, de me représenter mon vieux grand-père sortant avec sa future fiancée de cette ville d'Algésiras dont j'aperçois là-bas la ceinture blanche.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

## LE TESTAMENT DU JUIF.

Mon grand-père, dont j'ai raconté le mariage, tenait un journal exact de tous les incidents du siège de Gibraltar. Rien ne ressemble moins que ce journal à une histoire suivie; mais justement il est d'autant plus facile d'en extraire quelques épisodes qu'on chercherait en vain dans l'historien Derwentwater, cité cependant pour son exactitude par tous ceux qui aiment à suivre jour par jour toutes les opérations d'un siège. On ne sera pas fâché peut-être de voir reparaitre dans le nouveau récit que j'entreprends quelques-uns des personnages avec lesquels on a déjà fait connaissance, si on a lu mon premier extrait.

### I.

Après un rigoureux blocus de six mois, qui avait réduit la garnison aux extrémités les plus dures, Gibraltar avait été ravitaillé par sir Georges Rodney; mais une année après son départ, la rareté des vivres était plus grande encore qu'auparavant; car, à part quelques navires marchands qui, au prix des plus grands risques, avaient réussi à aborder le rocher, les malheureux assiégés étaient restés privés de tout secours extérieur. Les provisions ne se vendaient qu'à de très-petites quantités et à des prix si élevés, que les familles mêmes des officiers étaient souvent dans la situation la plus déplorable.

Le 44 avril 1781, anniversaire de la naissance de sa femme, le major avait invité à dîner Owen (maintenant le lieutenant Owen). Owen était redevenu garçon pour l'instant; car Juana ayant été voir sa famille à Tarifa huit jours avant les opérations du siège, fut plus tard dans l'impossibilité de venir rejoindre son mari. Carlota avait en vain demandé que la fête fût ajournée jusqu'à ce que l'arrivée d'un convoi d'Angleterre leur permit de la célébrer plus dignement; le major, ferme défenseur des vieux us et coutumes, voulut que le banquet eût lieu le jour même. Heureusement que la veille un caboteur de Minorque était parvenu à mettre à terre une cargaison de moutons, de volailles, de légumes et de fruits. Grâce à cette circonstance, les provisions pour le dîner, sans avoir assurément rien de somptueux, valaient infiniment

mieux que l'ordinaire auquel on était soumis depuis plusieurs mois. Je puis, grâce au journal du major, dresser le menu du festin avec les prix en regard. Ainsi j'y vois, entre autres choses, une tête de mouton cotée 46 shillings (mon grand-père était arrivé trop tard pour obtenir un autre morceau; le corps avait été dépecé tout chaud, et chaque portion avait été enlevée avec autant de rapidité que par une bande de loups); — une paire de poulets, 20 shillings (éti-ques créatures, dit mon aïeul entre parenthèses); — un jambon, 2 guinées; — des raisins secs et de la farine pour un pudding, 5 shillings; — des œufs (l'historien n'en dit pas le nombre), six pence chacun; — des légumes, 9 shillings 6 pence; — des fruits pour le dessert, 7 shillings 10 pence. — Quant au vin, un marchand espagnol, des amis de Carlota, lui avait envoyé deux bouteilles de champagne et une bouteille d'amontillado, présent aussi considérable alors que l'eût été un tonneau tout entier en temps ordinaire. Il ne faut pas non plus oublier un certain flacon de vieux rhum et deux citrons pour le punch. Somme toute, il n'y avait peut-être pas ce jour-là dans Gibraltar un dîner comparable à celui du major Flinders.

À l'heure dite, le major lisait tranquillement dans ses quartiers (maison assez commode, située près des casernes du Midi, à quelque distance en dehors de la ville), quand Owen fit son entrée.

— Vous êtes ponctuel, mon cher ami, et la ponctualité est vertu cardinale quand il s'agit d'un repas, dit mon grand-père en regardant à sa montre; trois heures juste. Maintenant nous allons nous mettre à table. Dieu veuille seulement que notre nouvelle cuisinière ne soit pas trop maladroite!

— Qu'est donc devenue mistress Grigson? demanda Owen. Vous ne vous êtes pas dépossédé de ce savant disciple d'Apicius, j'espère?

— La voilà encore forcée de garder la chambre, dit mon grand-père en soupirant. C'est bien la femme la plus féconde que je connaisse! Il n'y a certainement pas plus de sept mois que son dernier enfant est né, et elle est à la veille d'en avoir un autre. Oui, ce n'est certainement pas plus tard que l'automne dernier! ajouta-t-il après une pause.

— Elle est prodigieuse, cette femme, dit Owen; le gouvernement devrait en faire l'acquisition et l'envoyer peupler certaines de nos colonies. Mais qui la remplace?

— Ma foi, voici l'histoire, répondit le major: Joe Trigg, mon vieux domestique, garde également la chambre, la salle de police, veux-je dire, pour être rentré ivre, et j'ai pris pour un jour ou deux un homme du régiment, un nommé Bags, qui m'a recommandé sa femme comme une excellente cuisinière. Elle en a dit autant d'elle-même; mais comme elle en est aujourd'hui à son premier début, je ne laisse pas que d'être un peu inquiet.

— C'est un fiellé coquin que ce Bags, dit Owen.



— Vraiment! dit mon grand-père. Je suis fâché d'apprendre cela. Je n'ai pas pris d'informations sur son compte. Il m'a offert ses services en me disant qu'il était du même comté que moi en Angleterre, quoique je n'aie pas la moindre souvenance de sa personne.

— C'est quelque chose d'affreux que ce blocus, reprit le major après un court silence. Savez-vous que, si j'étais général en chef d'une armée assiégeante, je crois que jamais je n'aurais le cœur d'affamer la garnison assiégée. Figurez-vous donc, mon cher enfant, plusieurs milliers d'hommes doués d'un appétit robuste, et pendant des mois entiers ne pouvant satisfaire une bonne fois cet appétit. Et juste au moment où mes digestions se font si bien! Enfin, comme si ce n'était point assez de nous couper les vivres, le siège nous coupe encore nos lectures. *Le Nouvelliste hebdomadaire* n'est plus même pour moi un nouvelliste annuel. Le dernier numéro que j'ai reçu est de 1779, et depuis douze ans je suis un de ses plus fidèles abonnés. Voilà un an que j'attends le mot d'une charade de la dernière livraison mensuelle du *Gentleman's Magazine*.

Mon grand-père allait lire à Owen la charade en question, quand une porte s'ouvrit, et Carlota parut.

— Je voudrais bien, mon ange, que vous donnassiez un coup d'œil au dîner, dit le major; il est trois heures et quart.

— Si, *mi vida* (oui, ma vie), répondit Carlota, qui, en tout temps, prodiguait libéralement à mon grand-père les épithètes les plus tendres de la langue espagnole, épithètes qui n'étaient peut-être pas toujours d'une application très-rigoureuse, comme par exemple : *niño de mi alma* (enfant de mon âme), *luz de mis ojos* (lumière de mes yeux), et cent autres du même genre.

Carlota tira le cordon de la sonnette, personne ne répondit.

— La bonne est occupée après la *niña*, dit-elle en ne voyant personne venir à son appel, je vais voir moi-même à la *cocina* (cuisine).

Elle commençait à parler l'anglais assez couramment, mais elle l'assaisonnait toujours de quelques mots espagnols.

— Il y a une consolation dans le retard, dit le major, c'est qu'il vaut mieux qu'un jambon cuise plus que moins; cependant je n'aimerais pas non plus qu'il fût trop cuit.

Au même instant, le major fut interrompu par les exclamations de Carlota.

— Ah! Dios, *Caramba!* Ven, ven, *mi niño!* criait-elle de la cuisine.

Le major et Owen se précipitèrent en même temps de ce côté et aperçurent mistress Bags, la nouvelle cuisinière, assise devant le feu, ayant à côté d'elle sur la table une bouteille de champagne vide. La physiologie de mistress Bags respirait un air béat. Elle regardait fixement, avec un sourire satisfait quoique peu

intelligent, le jambon qui rôtissait à la broche ou plutôt qui brûlait, car il était tout noir d'un côté tandis que l'autre était couvert d'une graisse à peine fondue. Hélas! le tourne-broche ne tournait pas.

— *Caramba!* répétait Carlota les bras levés, que *picarilla!*

— Juste ciel! s'écria mon grand-père, elle le fait rôtir! Qui a jamais entendu parler d'un jambon rôti?

— J'ai vécu des années dans les familles les plus distinguées, remarqua mistress Bags sans détourner la tête et toujours avec le même sourire de complaisance.... Mais ce fragment d'autobiographie fut arrêté par un hoquet.

— Et la bouteille de champagne est vide, dit Owen en la soulevant. Une fameuse cuisinière que vous avez là, major! Il paraît qu'elle est chargée de la cave aussi?

Mon grand-père s'approcha et flaira l'autre bouteille.

— C'est mon vieux rhum! s'écria-t-il furieux. Mais si la malheureuse a bu tout ce qu'il en manque, il y a de quoi la tuer, ajouta-t-il. Bags, Bags, arrivez donc!

L'époux de mistress Bags sortit d'une espèce de lavoir derrière la cuisine. C'était un grand gaillard à la figure empourprée et d'une laideur remarquable. Il était plus connu parmi ses camarades sous le nom de Pincettes, sobriquet qu'il devait probablement à la conformation de son individu. En effet, ses jambes longues, ses cuisses maigres et sa tête petite, lui donnaient une certaine ressemblance avec cet ustensile de ménage; mais comme sa femme s'intitulait mistress Bags, et qu'il était porté sous ce nom sur les rôles du régiment, il est probable que Bags était bien réellement son nom.

— Courez vite chez le docteur Fagan, dit le major, et priez-le de venir ici. Votre femme s'est empoisonnée de rhum.

— N'accusez pas le rhum, dit Bags la langue tant soit peu épaisse, ce sont ses nerfs.

— Ses nerfs! dit mon grand-père.

— Ses nerfs, répondit imperturbablement M. Bags, qui ne paraissait se tourmenter en aucune façon de la prétendue indisposition de sa femme. Elle a souvent de ces accès-là.

— Ne vous inquiétez pas, major, interrompit Owen, je vous réponds qu'elle n'a pas bu tout le rhum à elle seule. Ce pendard est lui-même à moitié gris. Vous feriez mieux d'emmener votre femme, dit-il en s'adressant à Bags.

— Elle peut s'en aller si l'on n'a pas besoin d'elle, répondit Bags avec dignité; nous n'allons que là où l'on nous demande.

Et il s'avancait pour emmener sa moitié. Mistress Bags ne paraissait pas d'abord disposée à obéir, et elle commençait à débiter le panégyrique de ses qualités morales et culinaires. Elle avait, à l'entendre, le caractère le plus facile, le plus accommodant; on n'avait pour s'en assurer qu'à aller aux renseignements auprès



des personnes qu'elle avait servies dans les différentes provinces du Royaume-Uni ; et, tout en parlant, elle souriait d'un sourire de plus en plus affable.

— *La picarilla no tiene verguenza* (elle n'a pas de vergogne) ! s'écria Carlota, qui, après avoir au plus vite retiré le jambon du feu, était à examiner le reste du dîner. Les poulets, coupés en menus morceaux, bouillaient avec la tête de mouton, et, sans doute afin d'économiser le temps, l'estimable mistress Bags avait ajouté dans le même pot le riz et les raisins secs destinés au pudding, hardie innovation dans l'art culinaire, comme Owen en fit la remarque.

Enfin, tout en continuant le narré de ses mérites personnels, mistress Bags se décida à se retirer avec son digne époux.

— Quelle merveilleuse impudence ! dit le major en leur fermant la porte sur le dos ; oser se dire cuisinière et faire rôtir un jambon !

Carlota, pendant ce temps, s'efforçait de remédier autant que possible au désastre, en découpant le jambon en tranches pour les frire, en faisant une fricassée des membres épars des poulets et en repêchant les raisins secs dans la marmite, sans cesser d'exhaler tout haut, dans son langage anglo-espagnol, sa colère contre la *tunanta* (la misérable) qui avait gâté le seul bon dîner qu'eût pu faire depuis bien longtemps son *pobrecito*, son *niño*, son *querido* (c'est-à-dire mon grand-père). Cependant le *querido* ne soutint pas longtemps son rôle de martyr : il ne tarda pas à prendre complètement la chose en patience, et quand, par les soins de l'excellente Carlota, le dîner fut servi et qu'il eut aspiré l'agréable fumet du jambon si maltraité par mistress Bags, il reprit immédiatement sa bonne humeur accoutumée.

— C'est vraiment étrange, dit-il armé de sa fourchette, c'est vraiment étrange qu'une paire de poulets n'aient en tout que trois ailes, deux cuisses et un estomac.

La chose était assurément contraire aux lois de la nature ; néanmoins il en était ainsi, et toutes les recherches de mon grand-père ne purent lui faire retrouver dans la blanquette les membres absents. Cependant le phénomène s'expliqua un peu plus tard, quand on découvrit dans le lavoir de la cuisine les os accusateurs que mistress Bags y avait jetés.

Tout cela n'empêcha pas les convives de faire honneur à ce qui restait, et quand le major porta la santé de Carlota avec un verre de champagne de la seule bouteille encore intacte, sa figure s'illumina d'une teinte aussi vermeille que si le dîner eût complètement réussi.

— Owen, dit mon grand-père, c'est en partie de ma faute si vous n'avez pas eu un gigot à la place de cette tête de mouton. J'aurais dû me presser davantage. L'animal n'était pas encore tué qu'il était déjà vendu par morceaux. Le vieux Clutterbuck avait retenu un gigot..... lui, un célibataire, c'est de la pro-

digalité. Je lui ai offert un bénéfice honnête sur son marché, mais il n'a rien voulu entendre.

— C'est encore heureux, dit Owen, que vous ayez pu attraper quelque chose. Je n'ai jamais vu pareille fureur d'enchères. Le vieux Fiskin, le commissaire des vivres, et mistress O'Regan, la femme du gros major, soutenaient chacun de leur côté que le gigot de gauche leur avait été adjugé. Ni l'un ni l'autre ne voulant céder, le gigot fut crié de nouveau, quand le chirurgien-major Persum, qui venait d'arriver en grande hâte, l'emporta sur tous les deux en mettant dix-huit pence de plus. Ces trois personnes ne se sont pas parlé depuis, et l'on prétend, ajouta Owen, que mistress O'Regan dit à qui veut l'entendre que Fiskin ne s'est pas conduit en gentleman.

— Dieu le sait ! dit mon grand-père. Ce n'est pas chose facile, en pareil cas, que de décider entre les devoirs de la politesse et la conscience du bon droit. Fiskin apprécie un bon dîner.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

## POÉSIE.

### MIDI.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,  
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine :  
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,  
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;  
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,  
Dort là-bas, immobile en un pesant repos.

Seuls les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,  
Se déroulent au loin dédaigneux du sommeil :  
Pacifiques enfants de la terre sacrée,  
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,  
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,  
Une ondulation majestueuse et lente  
S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les  
Bavents avec lenteur sur leurs fanons épais, [herbes,  
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes  
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si le cœur plein de joie ou d'amertume,  
Tu passais vers midi dans les champs radieux,  
Fuis, la nature est vide et le soleil consume ;  
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,  
Altéré de l'oubli de ce monde agité,



Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,  
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens, le soleil te parle en lumières sublimes;  
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;  
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,  
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

LECONTE DE LISLE.

## REVUE MUSICALE.

Rien de bien nouveau en musique.

A l'Académie impériale de musique, les *Huguenots* ont formé tout le répertoire de la semaine. Lundi, mercredi et vendredi, la salle était comble, et sans le départ de mademoiselle Cruvelli, rien n'eût empêché le chef-d'œuvre de poursuivre sa carrière; mais la représentation de vendredi était la dernière que la célèbre cantatrice dût donner avant son départ pour l'Angleterre. Applaudie avec transport, elle a mérité chaque soir, ainsi que Gueymard, d'être rappelée plusieurs fois.

\*\* Un succès tel que celui de *l'Étoile du Nord* se constate de lui-même et n'a besoin ni de paraphrase ni de commentaire. Le véritable éloge de l'œuvre est dans la salle toujours pleine jusqu'à la dernière place, dans l'état de siège permanent du bureau de location. Cependant nous ferons une simple remarque; c'est que depuis son apparition *l'Étoile du Nord* n'a pas cessé d'être représentée trois fois par semaine, et que dans la semaine qui vient de finir elle l'a été quatre fois : lundi, mardi, jeudi et samedi. C'était samedi dernier la vingt-quatrième représentation du chef-d'œuvre, qui ne compte encore que deux mois d'existence, mais qui les a remplis de manière à ne laisser aucun doute sur la durée de sa carrière et sur sa puissance d'attraction.

\*\* Samedi, le Théâtre-Italien a repris *Beatrice di Tenda*, dont madame Frezzolini chantait le principal rôle.

\*\* *La Donna del Lago* a reparu avec madame Parodi, dans le rôle de Malcolm, qui, le premier jour avait été chanté par une débutante. Madame Parodi porte très-bien le costume du guerrier écossais, dont le caractère musical ne convient pas moins à sa voix. Il est fâcheux que ce rôle ne lui ait pas été confié dès l'origine.

\*\* *Le Barbier de Séville* avait été donné lundi au bénéfice et pour les adieux de Tamburini, qui s'est montré encore une fois plein de talent et de verve. Il faut en dire autant de madame Alboni, de Mario, de Rossi, qui se sont partagé les bravos unanimes.

\*\* Le Théâtre-Lyrique fermera le 4<sup>er</sup> juin pour

rouvrir au mois de septembre; pendant la clôture la troupe ira donner des représentations à Londres.

\*\* La foule continue de se porter aux représentations de *la Promise*, et le succès de madame Cabel est toujours le même. Mardi prochain aura lieu la reprise de *la Reine d'un jour*, l'un des meilleurs opéras d'Adolphe Adam. Le ténor Lagrave y remplira le rôle créé par Masset à l'Opéra-Comique.

\*\* Mardi soir, madame Marie Steinmuller, cantatrice de la chambre de la princesse Stéphanie, a eu l'honneur de se faire entendre aux Tuileries; elle y a chanté le grand air des *Puritains*, une tyrolienne allemande et l'air d'*Agathe (Freischütz)*, qui lui avait été demandé par l'empereur. Dans ces divers morceaux madame Steinmuller a trouvé occasion de déployer toutes les ressources de son magnifique organe, qui, joint à un talent dramatique des plus remarquables, lui a valu les applaudissements unanimes de l'illustre assemblée. Outre LL. MM., on y remarquait le prince Jérôme Napoléon, la grande-duchesse de Bade, la princesse Mathilde, le duc de Lunebourg, la duchesse Hamilton, etc. La princesse a fait cadeau à madame Steinmuller d'un bracelet en diamants.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ-DRAMATIQUE. *Le Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes et en prose de MM. Émile Augier et Jules Sandeau. — Circulaire du ministre de l'intérieur.

Nous ne comprenons pas les associations littéraires, une pièce faite en collaboration nous a toujours paru une monstruosité et une humiliation; deux esprits se déversant ainsi l'un dans l'autre comme deux rivières, se confondent si bien que les contemporains, et surtout la postérité (si toutefois elle s'occupe de telles œuvres), ne peuvent plus démêler duquel des deux est sortie telle phrase ou telle scène; de tels esprits nous semblent à la fois bien faibles et bien humbles. Quoique la nouvelle comédie de MM. Sandeau et Augier ait réussi, nous n'en persistons pas moins à penser qu'ils feraient mieux de travailler chacun de leur côté suivant leur force et leur capacité.

M. Poirier est un riche marchand de drap qui a gagné à ce commerce quatre millions. M. Poirier rêve de la croix d'honneur, du titre de baron et de la pairie; et pour réaliser ses songes d'ambition, il pense qu'une alliance avec la noblesse lui serait bonne: il fait épouser sa fille Antoinette, charmante d'esprit et de visage, au jeune marquis de Presle, gentilhomme à moitié ruiné et qui ne résiste pas à une dot de quelques cent mille francs. La lune de miel se passe à merveille; le



beau-père s'empresse de satisfaire toutes les prodigalités et toutes les fantaisies de son gendre; il paye ses dettes de jeunesse, mais avec mesure, c'est-à-dire qu'il rabat aux créanciers les intérêts exorbitants et se contente de leur rendre leur capital. M. le marquis de Presle s'irrite contre cette lésinerie, qui blesse, dit-il, son honneur; et sa femme Antoinette, partageant son sentiment, lui fait l'abandon d'une partie de sa dot, avec laquelle le marquis paye intégralement ses dettes. Poirier, furieux de la générosité de sa fille, ne se contient plus et finit par dévoiler à son gendre ses plans ambitieux. En retour de sa fortune, il avait espéré que son gendre titré le servirait pour arriver aux honneurs. Mais M. de Presle est légitimiste et refuse de rien demander au gouvernement bourgeois; le beau-père insiste pour qu'il se rallie et le serve de son crédit; le gendre refuse et se targue de ses aïeux, oubliant qu'il en a tenu peu de compte en contractant un mariage d'argent avec mademoiselle Poirier. Le beau-père, outré de l'obstination de son gendre, et blessé dans sa vanité, se démasque tout à coup et se montre sous son véritable caractère. Il n'est plus que le bourgeois rapace qui a fait sa fortune péniblement et ne veut pas la voir anéantie par les largesses de son gendre. Aussi lui coupe-t-il en toute occasion l'herbe sous les pieds, comme on dit. Aux succulents dîners que son gendre le marquis commande à son cuisinier, il substitue la cuisine bourgeoise la plus vulgaire. M. de Presle et sa femme occupent un élégant appartement dans l'hôtel de Poirier, celui-ci met cet appartement en location.

Antoinette, douce, dévouée, aimable, aime son mari et s'en croit aimée; celui-ci la traite en apparence fort bien, mais n'en a pas moins conservé des relations avec une certaine madame de Montgeais. Une lettre de cette femme légère à M. de Presle est surprise par Poirier, qui, furieux contre son gendre, veut le chasser et commencer un procès en séparation. M. de Presle, pour éviter un scandale qui peut perdre madame de Montgeais, supplie son beau-père; il consent à satisfaire tous ses caprices, et pour servir son ambition, il ira même à la cour de Louis-Philippe. Le beau-père gardera pour gage de sa parole la lettre de madame de Montgeais. Mais la noble et généreuse Antoinette est honteuse pour son mari de cette transaction: elle saisit la lettre de sa rivale et la jette au feu. Le marquis de Presle, touché de l'élan de sa femme, renonce à un duel qu'il devait avoir pour défendre, contre les paroles d'un fat, l'honneur de madame de Montgeais. Antoinette, comprenant à ce sacrifice qu'elle est enfin aimée, se jette au cou de son mari et lui dit: Va te battre! Ce noble cri fait la jeune femme marquise plus délicate et plus aristocratique de sentiments que son mari. Le duel n'a pas lieu: une lettre d'excuses de l'antagoniste du marquis de Presle rend inutile le dévouement de sa femme. Le parrain de celle-ci, un M. Verdelet, plus véritablement père pour Antoinette

que Poirier, a veillé sur la fortune de sa filleule. Il a racheté le château du marquis de Presle, et il l'offre aux deux époux.

Quoique les caractères de cette pièce ne soient pas très-nettement dessinés, elle a obtenu un très-grand succès.

LÉOPOLD DANJEAU.

La circulaire suivante a été adressée du ministère de l'intérieur à tous les directeurs de théâtre:

Paris, le 10 avril 1854.

« Monsieur le directeur,

» J'ai l'honneur de vous prévenir qu'à dater de ce jour, la répétition générale des ouvrages dramatiques, à laquelle assiste l'inspecteur des théâtres, devra être faite avec costumes et décors.

» Je vous invite en même temps à faire indiquer sur les ouvrages déposés au ministère, pour y être examinés, les personnages qui doivent paraître sur la scène en uniformes ou costumes officiels, avec la désignation de ces uniformes et costumes et celle des décorations françaises ou étrangères que doit porter l'acteur.

» Recevez, etc.

» Pour le ministre de l'intérieur,

» Le conseiller d'État chargé de la direction générale de l'administration intérieure,

» Signé: L. FRÉMY. »

La *Gazette des Théâtres* motive ainsi cette circulaire:

« Ce qui a motivé la circulaire en question, ce sont certaines convenances qui avaient été négligées dans le choix des uniformes de chasse adoptés pour le quatrième acte de *la Vie en rose*. Heureusement on s'en est aperçu quand la faute pouvait encore être réparée à temps. Faute de quoi, la première représentation de la pièce, si longtemps attendue, eût dû être retardée encore, non sans un préjudice réel pour le théâtre. »

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.